

Le conte dans tous ses états *Le Renouveau du conte. The Revival of Storytelling*

Alexandre Lazaridès

Numéro 95 (2), 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25863ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lazaridès, A. (2000). Compte rendu de [Le conte dans tous ses états]. *Jeu*, (95), 116–119.

ALEXANDRE LAZARIDÈS

Le conte

Le conte dans tous ses états

Une parole nourricière

Le conte traditionnel a subi en Europe, à partir de la fin du XIX^e siècle, un déclin accentué attribuable aux bouleversements sociaux provoqués par une industrialisation désormais souveraine. Fini les veillées autour du foyer (ou d'une chandelle) durant lesquelles grands-parents ou aînés de la communauté égrenaient des récits merveilleux transportés depuis toujours à travers une mémoire plus ou moins fidèle. Dans ce patrimoine oral s'inscrivait une culture venue de la nuit des temps toute chargée de savoir et de sagesse. Protégée par son isolement régional, elle n'avait concerné, durant des siècles, qu'un petit nombre de personnes soudées en communauté par la force des choses. Mais l'urbanisation, qui éloignait les jeunes générations des vieilles restées attachées au terroir, ainsi que, bien sûr, diverses découvertes technologiques qui facilitaient les échanges entre les pays et introduisaient dans les foyers des moyens de divertissement envahissants, tous ces facteurs allaient porter un coup décisif au « contage¹ » traditionnel.

L'entre-deux-guerres a été l'époque où la chasse aux particularismes régionaux, conséquence de la centralisation du savoir et du pouvoir, se faisait sous couvert d'instruction et de modernisme fonctionnel. Époque où, par exemple, les Bretons, obligés de parler français à l'école communale sous peine de punition, bradaient leurs meubles et leurs costumes ancestraux pour répondre aux mots d'ordre de la société de consommation naissante. Au Québec, la disparition des chantiers de coupe du bois entraînera celle d'un répertoire de contes empruntés souvent aux Amérindiens. Un peu partout à travers le monde occidental, la chaîne de transmission d'un savoir immémorial se trouvait rompue. Ailleurs, le conte survivait tout naturellement, dans les pays africains, par exemple, que leur retard économique et technologique mettait à l'abri de bouleversements semblables.

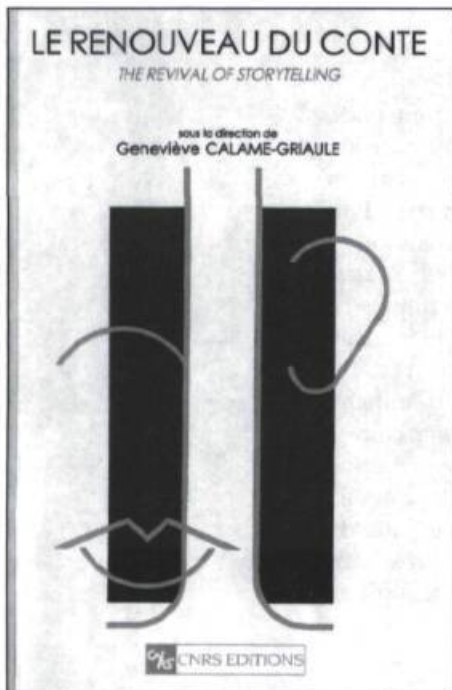
Durant les années 1950 et jusqu'à 1968, l'année qui allait remettre l'imaginaire au pouvoir, un premier renouveau du conte aura lieu, de quoi restaurer les communautés ébranlées par deux guerres mondiales. Entre 1975 et 1980, un second renouveau suivra que l'on peut maintenant, avec le recul de deux décennies, attribuer au besoin

Le Renouveau du conte. The Revival of Storytelling

ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL TENU
AU MUSÉE NATIONAL DES ARTS ET TRADITIONS
POPULAIRES (PARIS) DU 21 AU 24 FÉVRIER
1989. OUVRAGE ÉDITÉ PAR GENEVIÈVE
CALAME-GRIAULE, PARIS, CNRS ÉDITIONS,
1999, 449 p.

1. Ce néologisme, qui ne figure ni dans le *Littre* ni dans le *Nouveau Petit Robert*, est couramment utilisé par tous les intervenants du colloque. Il semble indispensable de le conserver avec son composé « néocontage ».

de renouer avec l'oralité, pour rapiécer, pourrait-on dire, un tissu social de plus en plus travaillé par la fragmentation, surtout dans les milieux urbains où l'effondrement des grands systèmes symboliques, tels que la religion et les valeurs morales, se faisait sentir de façon plus aiguë aussi. À la parole médiatisée et anonyme, à toutes les langues de bois étouffantes, il fallait opposer un contrepoids de parole vive inscrite dans le « présent seul » où elle puise une « puissance vitale que ne saurait avoir l'écriture » (Henri Gougaud, p. 174). Pour apaiser une faim de plus en plus sentie et exprimée, « la conscience d'un manque spécifique qui serait de l'ordre d'une dénutrition » (Fabienne Thiéry, p. 183), le conte semblait tout indiqué parce que c'était là « une nourriture », celle « qu'on échange entre conteur et auditeurs » (Michel Hindenoch, p. 19).



Du contage au néocontage

Mais, étant donné que la chaîne de transmission de la tradition orale avait été rompue, il fallait sauver un héritage mondial de plus en plus menacé par l'industrie culturelle. Un grand nombre de conteurs, de chercheurs et d'ethnologues vont recueillir, partout à travers l'Europe, l'Afrique et les deux Amériques, le plus souvent de la bouche de personnes très âgées, des récits qui auraient à jamais disparu avec ces dernières « bibliothèques vivantes » (Jude Le Paboul, p. 101). De nouveaux moyens de préservation des contes prenaient la relève d'une mémoire humaine devenue inopérante. Parmi ces moyens, l'écriture sera évidemment privilégiée ; il faudra écrire le conte, voire le traduire s'il s'agit de langues indigènes. D'autres supports techniques seront utilisés pour la cueillette des récits : cassettes, vidéos, etc.

Ainsi, de façon paradoxale, le sauvetage du conte faisait intervenir des changements fondamentaux autant dans ses modes de transmission que dans le répertoire traditionnel propre à chaque pays. Dans un contexte urbain à forte teneur technologique, le conte ne pouvait plus être exclusivement oral, produit d'une lente incorporation par le conteur qui n'aura pas assez de toute une vie pour le faire sien. Désormais, le conteur devait bâtir son répertoire sur des lectures, choisissant les contes qui lui « parlent » et les gardant longtemps par-devers lui avant de les partager avec un auditoire. Et cette lenteur, nécessaire pour porter un conte à maturité, apparaît comme un premier acte de rupture avec la trépidation de la vie urbaine, une sorte de sagesse oubliée.

C'est pour prendre acte de tous ces changements et faits nouveaux que les termes de « néocontage » et « néoconteur » ont été retenus. Alors que, jadis, le récit purement oral était fait de mémoire par un des membres de la communauté, à des moments déterminés du jour ou de l'année et selon un rituel connu, le néocontage est « produit par des conteurs souvent urbains et lettrés, à partir de sources non directement traditionnelles, et dans une relation à l'auditoire qui ressort [*sic*] du spectacle institué » (Jean-Noël Pelen, p. 122). Dans les nouveaux contextes de transmission, conter devient un métier soumis aux impératifs économiques, tandis que le conte et le contage pénètrent jusqu'aux institutions universitaires pour devenir objet d'analyse et d'enseignement. Des revues spécialisées et de nombreuses associations sont maintenant

vouées au conte, ainsi que des colloques internationaux, comme celui qui s'est tenu à Paris en 1989 et dont les actes ont été publiés sous le titre bilingue – signe des temps – de *Renouveau du conte. The Revival of Storytelling*. Trois cent cinquante personnes (conteurs professionnels ou amateurs, bibliothécaires et chercheurs, enseignants et journalistes) y ont participé. Les intervenants étaient venus de douze pays occidentaux, dont le Canada, et de deux pays africains, le Burkina Faso et la Côte d'Ivoire. Fait à noter : plus des trois quarts des participants étaient des femmes. Elles sont majoritaires aussi dans le contage amateur, mais ce sont les hommes qui le sont dans le contage professionnel.

Nouvelles voies, nouveaux débats

Le conte s'est trouvé maintenant de nouveaux lieux (écoles, hôpitaux, bibliothèques, cafés, parcs, salons de particuliers...) et de nouvelles voies. L'ouvrage de Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées* (publié en français en 1976), devenu rapidement un classique auprès des néoconteurs, démontrait que c'est son enracinement dans l'inconscient qui faisait l'universalité du conte. L'auteur soulignait aussi le rôle que ce dernier pouvait jouer pour la formation de l'identité de l'enfant. De fait, l'expérience a prouvé que la fonction organisatrice du conte avait des effets bénéfiques auprès de certains enfants autistes. Dans les écoles des grandes villes où une partie importante des élèves relève de l'immigration (par exemple, d'origine maghrébine dans certains quartiers de Paris, ou asiatique à Amsterdam), les contes empruntés aux milieux d'origine aident à l'intégration d'enfants qui ont tant de mal à concilier leur culture familiale et celle du pays d'accueil. Les parents eux-mêmes sont mis à contribution pour enrichir le répertoire de contes utilisés par les enseignants ou par les conteurs professionnels en tournée scolaire. C'est ainsi que le conte devient, d'une part, un maillon de la chaîne de solidarité reliant les enfants d'une même école et, d'autre part, une passerelle entre l'école et les familles immigrantes. Autre effet bénéfique : mis en présence des diverses variantes d'un conte, les enfants apprendraient, affirment certains pédagogues, à distinguer les traits importants et les traits secondaires du récit, à identifier l'essentiel au-delà des apparences et à « accueillir ainsi la différence » (Nadine Decourt, p. 317). Même les récits de la Bible sont recyclés, si l'on peut dire, dans les circuits du néocontage en tant qu'initiation aux problèmes de la spiritualité.

Tant de mutations intervenues dans le champ du contage en moins d'un demi-siècle ne pouvaient pas aller sans irriter certains tenants de la tradition de l'oralité pure, et l'on comprend que ce champ soit parcouru de tensions et de divisions. Le point litigieux le plus chaud concernerait la constitution du répertoire. Le fait de choisir des contes dans des livres, au lieu de les puiser dans la mémoire commune, irait à l'encontre de la vocation du conte, disent les uns. C'est que l'oralité est liée « au souffle, à la respiration, au travail, à une région, à un mode de vie » (Pepito Mateo, p. 294). La traduction serait elle aussi une trahison, parce que les réalités culturelles ne peuvent être exprimées que dans une langue spécifique ; déracinées, elles s'abâtardissent ou meurent. Par exemple, traduits et adaptés en français, les contes maghrébins se seraient « dévirilisés », semble-t-il. Inversement, un Maghrébin ne peut admettre qu'un cadet de famille, comme le Petit Poucet, puisse être le héros de famille, prérogative d'ainé dans sa culture nationale. Les critiques adressées au néocontage soulignent que les opérations et manipulations nécessaires à l'entreprise de sauvetage de

la tradition orale font intervenir des variations, voire des distorsions, plus ou moins importantes dans la signification du conte. À quoi d'autres répondent qu'il faut que le néoconteur se fasse en ce cas pédagogue pour aider les auditeurs à comprendre les réalités culturelles différentes des leurs. « Je ne peux raconter que des contes qui me touchent profondément, et dans cette mesure, ils peuvent appartenir à des corpus différents, cela ne me gêne pas », ajoute Michel Hindenoch (p. 407).

Entre l'immobilisme soucieux de fidélité, mais qui laisserait le conte oral mourir, et son adaptation à de nouveaux contextes de transmission et à de nouvelles fins, quitte à le laisser dériver vers un avenir incertain, le choix est-il en fait si difficile ? **J**